NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 N° 6 1953

Quelques initiatives dans la marche vers l'Unité Chrétienne

Robert CLÉMENT (s.j.)

p. 601 - 616

https://www.nrt.be/fr/articles/quelques-initiatives-dans-la-marche-vers-l-unite-chretienne-2538

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Quelques initiatives dans la marche vers l'Unité Chrétienne

Janvier 1935, c'était l'Octave de Prières pour l'Union des Eglises. Un prêtre lyonnais, depuis 30 ans déjà professeur de sciences au collège diocésain des Chartreux, se préoccupe, cette année-là, d'éveiller les catholiques de sa ville aux problèmes de l'Unité. Depuis 12 ans, il reçoit chez lui des émigrés orthodoxes, très abandonnés par les chrétiens d'Occident. Il les entoure, de sympathie surtout, car il est pauvre et ne peut donner beaucoup. Pour mieux comprendre ces frères délaissés, il a séjourné un mois (juillet-août 1932) au prieuré bénédictin byzantin d'Amay-sur-Meuse, s'est abonné à la revue « Irénikon ». Il a découvert ainsi les chrétiens d'Orient, s'est posé le scandale de la désunion et veut, dans sa sphère, éveiller les consciences au drame des séparations. Il sait maintenant que depuis 1908, sous l'impulsion du Révérend Spencer Jones, un anglican, et du Révérend Paul Watson, un épiscopalien devenu catholique, des chrétiens prient chaque année du 18 au 25 janvier pour le retour à l'Unité des Eglises séparées. Il connaît les approbations officielles de Pie X et de Benoît XV pour l'extension de cette Octave. Il veut, à son tour, s'en faire le propagandiste et, en cette année 1935, il a retenu plusieurs conférenciers et loué une belle salle de 250 à 300 places. Il est 20 h. 30; deux ou trois jeunes gens ont été réquisitionnés pour le service d'ordre; le conférencier et l'organisateur sont là. Tous attendent le public. Timidement, les uns après les autres, arrivent une dizaine d'auditeurs. Tous les soirs de la semaine, le public sera aussi clairsemé, la salle restera vide; c'est un échec complet.

Il est bon de rappeler un peu en détail cette première initiative de 1935 à Lyon : ce jour-là, dans l'humiliation, un grand mouvement est né. Il serait prétentieux de rattacher tout le mouvement pour l'Unité Chrétienne à la seule influence de l'abbé Paul Couturier, qu'aucune dignité ne signalait à l'attention du monde[1]. D'autres

1. L'abbé Paul Couturier, né à Lyon le 29 juillet 1881, ordonné, le 9 juin 1906, prêtre de la Société de Saint-Irénée (dite : « les Chartreux ») a été nommé archimandrite honoraire du Patriarcat grec-catholique d'Antioche et de tout l'Orient par Sa Béatitude Maximos IV. C'est la seule dignité qu'il ait jamais reçue, le 19 mars 1952. Aussi, pour ses amis et connaissances, restera-t-il toujours « l'abbé ». Ce titre, venu de l'Orient qu'il aimait passionnément, a manifesté l'étendue de son rayonnement et ratifié, aux yeux de beaucoup, la valeur de ses efforts oecuméniques.

Arrêté sous l'occupation, l'abbé Couturier avait déclaré aux policiers : « J'aime les Allemands, mais je hais la Gestapo ». Il fut interné à Montluc du 11 avril

avant lui ont ouvert la voie, d'autres la parcourent avec lui. Pourtant l'écrivain qui, dans quelques décades, écrira l'histoire religieuse de notre temps reconnaîtra que l'influence de ce prêtre, obscur dans son propre diocèse, mais pour nombre d'orthodoxes, d'anglicans, de luthériens et de calvinistes, seule image vivante du catholicisme, a dépassé le rayonnement de M. Portal, de M. Pouget ou même du Cardinal Mercier [2].

En parlant de « quelques initiatives dans la marche vers l'Unité Chrétienne », nous mettrons surtout en relief les caractéristiques de l'action de ce prêtre et de ceux qui, explicitement, se réclament de lui. Sans oublier le travail réalisé par beaucoup d'autres apôtres,

---

au 12 juin 1944. Il nous a quittés dans la nuit du 23 au 24 mars 1953 : depuis 18 mois, malade d'une angine de poitrine, il ne sortait plus de son appartement de la rue du Plat à Lyon, bien connu de ceux qui venaient lui rendre visite. Avant de s'éteindre doucement à minuit 1/2, il avait pu se confesser dans la soirée; en renvoyant son Père Spirituel, il lui dit : « Je confie mon âme à la Vierge Marie pour qu'Elle la donne à son Fils en croix »; c'était le lundi de la Passion; par ces mots, il renouvelait la prière composée quatre ans plus tôt (le mercredi de la Passion 1949) et retrouvée sur son autel : « Très Sainte Vierge Marie, si malgré promesses ou donations de jadis vous me laissez libre d'offrir, par vos mains maternelles, mon agonie et ma mort comme une suprême supplication pour l'Unité Chrétienne, c'est avec une grande reconnaissance que je le fais. J'espère que vous serez bienveillante à mon désir et que, par Vous, cette dernière supplication terrestre sera agréée de Jésus, Votre Fils, le Christ mon Sauveur ». Aux funérailles, le Cardinal Gerlier, son archevêque, contrairement aux habitudes du diocèse, a fait l'éloge du défunt. Puis M. le Pasteur Roland de Pury, de Lyon, sur la place de l'église, et, au cimetière, M. de Weymarn, Directeur du S.Œ.P.I. de Genève, ont apporté, chacun, le témoignage d'amitié des frères chrétiens séparés.

« Son Eminence adressa l'hommage de son admiration, de son affection et de sa reconnaissance à celui qui fut l'apôtre de l'Unité Chrétienne. Une des grandes aspirations du monde actuel réside dans la construction de la communauté humaine. Nulle part elle n'est plus intensément sentie que sur le terrain religieux. Il n'est pas dans l'évangile de commandement plus impérieux. Le grand scandale du monde présent réside en ce fait que les chrétiens sont divisés. Tous ceux qui aiment le Christ et qui pour son amour aiment aussi leurs frères, ont la nostalgie de l'Unité Chrétienne, telle qu'Il la voulut, non sentimentale et réalisée dans l'équivoque, mais obtenue dans la clarté et la loyauté. L'abbé Paul Couturier a réalisé son œuvre de travail acharné avec une ardeur généreuse qui a pu parfois faire surgir des préoccupations chez ceux qui avaient le souci plus profond des aspects doctrinaux du problème, mais ceux-là même ne lui ont jamais marchandé leur admiration émue ni leur affection reconnaissante. Il honora grandement le diocèse et fut un serviteur magnifique de l'Eglise qui, par la voix de l'archevêque de Lyon, le remercie et le pleure. Puissions-nous garder son esprit et nous inspirer de sa bonté rayonnante. Il fut un précurseur et un exemple, et nous ne pouvons oublier ce qu'il fit pour la cause de l'Unité Chrétienne. Son œuvre sera continuée. Le Souverain Pontife n'exprimait-il pas naguère son souci de voir un jour réalisée l'Union des frères séparés, telle que le Christ le veut?

« ...Le Pasteur de Pury rendit un hommage ému à l'abbé Paul Couturier, fit l'éloge de ses hautes qualités d'intelligence et de charité fraternelle, et lui apporta le tribut de l'admiration et des regrets de tous ceux qui, au sein d'autres Eglises, souhaitaient le rapprochement et l'unité » (du journal local, « Echo-Liberté », 30 mars 1953).

2. Un ami anglican lui avait un jour déclaré : « Vous nous avez rendu insupportables les séparations ».

en relation avec lui, d'ailleurs, et plus ou moins consciemment sous son influence, nous nous limiterons à ce que nous connaissons d'expérience personnelle.

Une entreprise marquée de la croix ne peut pas ne pas réussir. Sans se décourager, l'abbé Couturier profite des leçons et se remet au travail. Il faudrait suivre les différentes étapes de son cheminement dans les tracts qu'il a imprimés chaque année, dans sa correspondance chaque jour plus abondante. Un ouvrage devra bientôt retracer sa physionomie complète. Dans cet article, contentons-nous de voir le développement et surtout l'esprit de son œuvre.

Au début, il n'était pas un spécialiste des questions orthodoxes, anglicanes ou protestantes. Aujourd'hui, pas une personnalité chrétienne non-catholique ne passait en France sans s'arrêter quelques heures dans son salon. Il a simplement cherché à connaître sympathiquement et personnellement des frères séparés. Il les a rencontrés autrement que dans les livres de polémiques réciproques; il a trouvé chez beaucoup d'entre eux une profonde vie intérieure, un amour ardent du Christ, une conviction loyale d'être dans toute la Vérité du Christ.

A la recherche des causes actuelles de séparation, l'abbé Couturier s'est rendu compte que trop souvent catholiques et non-catholiques restaient dans une ignorance réciproque, pleine de préjugés, ou, s'ils essayaient de causer, se plaçaient spontanément sur le terrain de la discussion. Il a compris que rien ne pourrait se faire pour l'union dans la Foi totale, si les chrétiens ne se mettaient de prime abord sous le regard du Christ dans une prière commune. Mais comment prier ensemble, si l'on est séparé sur l'essentiel? Comment demander ensemble la conversion de l'autre? Chacun va-t-il prier pour que les autres viennent à lui? La dissension confessionnelle va-t-elle se manifester jusque dans la prière commune? Si l'Octave de prières avait si peu de succès hors du catholicisme, n'était-ce pas pour cette raison de psychologie religieuse?

A ce point de réflexion, il a trouvé dans son cœur la formule qui, sans rien sacrifier des droits imprescriptibles de la Vérité, permettrait pourtant à tous les chrétiens, de toutes les confessions, de prier en même temps, sans hypocrisie, ni rivalité : « Que chacun demande l'Unité de tous quand et comme le Christ le désire [3] ».

---

3. Cette formule ne donne aucune prise à la critique : il ne s'agit pas du tout de relativiser l'Eglise catholique par rapport aux autres confessions chrétiennes; l'abbé Couturier était trop bon catholique pour le laisser croire. Nos frères séparés ne se sont jamais mépris sur sa pensée. Le jour des funérailles de l'abbé, l'un d'entre eux déclarait au cardinal Gerlier : « Beaucoup de chrétiens séparés ont appris, par l'abbé Couturier, à connaître et à aimer l'Eglise catholique ».

Renversant la formule du P. Pernet, l'abbé Couturier priait : « Seigneur, faites l'Unité des cœurs dans la Charité *pour que vienne* l'Unité des esprits

Etudions quelques détails :

— « Unité chrétienne » et non plus « Union des églises », pour ne préjuger en rien du problème ecclésiologique, pour éviter toute apparence de coalition extérieure ou politico-religieuse ;

— « quand et comme le Christ le désire » : pour nous mettre dans l'humilité, et surtout dans l'obéissance totale, la soumission parfaite au Christ. Il ne s'agit pas, pour un groupe humain, de triompher des autres, il s'agit que tous acceptent et réalisent la volonté du Christ. Un étudiant protestant n'écrivait-il pas, que, peut-être, cette Volonté « nous mènera là où nous ne voulons pas aller actuellement [4] ».

Question de mots, pensera-t-on !... Non, question de mentalité qui s'exprime par des mots. A partir de ce moment, la « Semaine de l'Universelle Prière pour l'Unité Chrétienne » va se développer rapidement et chez les catholiques et chez nos frères non-romains : en 1936, le Synode des Eglises réformées de France approuve les prières après un article de la *Revue Apologétique*, « Psychologie de l'octave », article traduit en américain et en roumain. En 1941, plus de 20 évêques anglicans de la métropole, les 3 archevêques encouragent l'observance de ces prières. En 1944, les différentes églises orthodoxes de Paris participent au mouvement ; des monastères se retrouvent dans la prière commune, des vies entières de pasteurs, de religieux et de religieuses s'offrent pour l'Unité Chrétienne. Un véritable « Monastère Invisible », suivant l'expression du tract de 1943, aux cellules dispersées dans le monde entier, se constitue. L'« Emulation Spirituelle » est née et chaque chrétien prend conscience qu'il se rapproche de ses frères en vivant lui-même davantage de la vie du Christ selon les lumières de sa confession propre : toute montée

---

dans la Vérité ». Le meilleur commentaire de sa pensée est une note, jetée sur le papier et retrouvée après sa mort :

« L'expression : 'la Charité crée l'atmosphère' est incomplète... La charité est la plante, la vérité est le fruit... *Creuser* l'idée d'atmosphère où on peut tout trouver mais non en une comparaison superficielle de bonne entente... elle *ouvre, aiguise* l'esprit, accueille l'Esprit ».

Il refusait tout affadissement de la Vérité ; la « bonne entente » ne pouvait suffire, il fallait arriver à la profession de la même foi ; mais nul, estimait-il, ne peut reconnaître la Vérité du Christ si elle ne lui est pas présentée dans la Charité du Christ. Il refusait d'opposer, ou même simplement de séparer, la Charité et la Vérité ; avec saint Jean, il savait que Dieu est Amour.

4. Désormais, « la Semaine de l'Universelle Prière pour l'Unité Chrétienne » a droit de cité. L'abbé Couturier n'a établi sa formule que peu à peu, après s'être longuement fait éclairer par plusieurs théologiens sur le sens du mot « Eglise ». Revenir à l'ancienne formulation « Union des Eglises », serait, maintenant, retomber dans un confusionnisme doctrinal qu'il a toujours rejeté pour lui-même. De plus, il tenait au mot « Semaine ». « Octave, disait-il, en rappelant la mentalité du début du siècle, froisse nos frères protestants » ; il évoque un mouvement de prosélytisme et, comme tel, ne peut obtenir l'audience des frères séparés ; la « Semaine » au contraire, dans la perspective de l'abbé Couturier, reste ouverte à tous. Elle réclame la soumission au Saint-Esprit. Pour ceux qui croient vraiment au Saint-Esprit et à l'Unité de la foi, il n'y a pas là matière à discussion.

dans l'amour du Christ est un rapprochement invisible, mais réel. L'abbé Couturier aimait encore à dire : « Ex igne lux ut de luce ignis », ce qu'on pourrait traduire : « Du feu (de l'amour) jaillit la lumière (de la vérité) pour que la lumière (de la vérité) embrase le feu (de l'amour) ». Chaque année, la Semaine prend plus d'ampleur : en janvier 1953, juste avant sa mort, l'abbé Couturier avait reçu 2.000 demandes de tous les coins du monde; il avait expédié : 73.000 tracts, 40.000 textes de la messe latine pour l'Unité Chrétienne, 6.000 brochures et 6.000 affiches. A peine la Semaine terminée, il préparait le tract de 1954. Espérons qu'un prêtre du diocèse de Lyon pourra se charger de poursuivre cette grande œuvre !

Une fois le climat de prières ainsi établi, un autre travail peut commencer.

Il s'agit, en effet, de préparer les voies à l'Unité. Le Christianisme n'est pas seulement une école de prière, c'est aussi une foi qui s'exprime dans des dogmes. On ne peut être chrétien sans croire. Or les chrétiens se trouvent divisés sur la doctrine. En Occident, où les luttes religieuses n'ont pas cessé depuis le XVI[e] siècle, ils ont trop souvent appris à définir leurs croyances par des exclusions. Pour l'étude d'un problème, il est, certes, d'excellente méthode d'exposer les objections et de les résoudre une à une pour bien délimiter sa propre pensée. Il serait pourtant dangereux de laisser pareille habitude envahir tout l'enseignement chrétien. Ce fut, malheureusement, ce qui est trop souvent arrivé : les confessions chrétiennes, pour sauvegarder leur originalité, avaient mis l'accent sur leurs différences. Dans un pareil climat, il est impossible de parler même d'Unité. Déjà, l'attitude d'humilité et de soumission au Christ que suppose la spiritualité de la prière commune, fournissait un premier élément de contact et un premier espoir d'entente. Mais ce n'était pas suffisant. De vrais problèmes de doctrine se posent entre chrétiens séparés. Il est inutile de parler d'Unité tant que la foi n'est pas commune. Les essais, encore infructueux, de l'oecuménisme anglican et protestant à Edimbourg, Oxford et Lausanne, sont une preuve tangible de cette nécessité. L'effort doit donc porter aussi sur le plan théologique. Mais dans quel esprit s'aborder pour causer, apprendre à se connaître et chercher ensemble la plénitude de la Vérité du Christ? Il faut en effet résoudre un paradoxe : le libéralisme théologique, qui recherchait une formule assez vague et équivoque pour rallier l'unanimité, a fait faillite. Le vrai chrétien ne peut admettre aucun compromis ni doute dans sa foi. L'accord ne pourra jamais s'obtenir que sur le maximum. Dans de telles conditions, comment des théologiens de confessions différentes peuvent-ils travailler ensemble? Quelle méthode vont-ils pouvoir utiliser en commun? C'est ce qu'il nous faut analyser maintenant, car telle est la grande nouveauté de l'effort **oecuménique catholique autour de l'abbé Couturier.**

Une réflexion du Cardinal Newman illustre la mentalité avec laquelle des catholiques peuvent, en toute loyauté, causer avec leurs frères séparés : le 16 avril 1841, Newman, encore anglican, écrivait à un ami catholique : « toutes les aberrations sont fondées sur une vérité ou sur une autre; il faut, pour que le protestantisme soit si répandu et si persistant, qu'il renferme une grande vérité ou une grande part de vérité à laquelle il rend témoignage » (*Apologia pro vita sua*, p. 226), et nous ne pouvons oublier que Pie XI, en parlant des Eglises d'Orient séparées de Rome, les comparait à des morceaux d'une roche aurifère qui contiennent, eux aussi, de l'or. Puisque nous croyons que par leur baptême valide nos frères non-catholiques sont greffés à l'unique cep, le Christ, qu'ils sont donc soumis à l'action du Saint-Esprit, puisqu'il n'y a « qu'un seul corps, et un seul Esprit, une même espérance, un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu, Père de tous » (*Eph.*, IV, 4), nous pensons que cet Esprit d'Unité travaille chez nos frères séparés, comme chez nous, pour éliminer constamment les erreurs, qu'il s'agisse d'erreurs dogmatiques positives, qu'il s'agisse aussi de déviations populaires, qu'il s'agisse d'atrophie pratique d'une vérité connue mais dont on n'a pas toujours mis en lumière toutes les virtualités. Pour tous, ce rapprochement des esprits dans la vérité est à la source de découvertes sans cesse renouvelées. Personnellement, dans chaque conversation avec un frère non-catholique, en particulier avec des pasteurs, j'ai constaté qu'après quelques déclarations de principes pour bien montrer qu'il ne tenait pas les formules catholiques traditionnelles (souvent mal comprises d'ailleurs à cause de leur expression technique), les explications qu'il donnait de sa foi se rapprochaient étrangement, sur beaucoup de points, de l'enseignement catholique le plus sûr...

Théologiens catholiques et protestants ont ainsi senti qu'il est impossible de saisir la vraie pensée des autres dans des exposés purement livresques et qu'il faut expliciter oralement des formules restées inaccessibles à des gens d'une autre mentalité intellectuelle. En 1946, eut lieu une rencontre de ce genre : un professeur de théologie protestante présentait privément à des théologiens catholiques, professeurs eux aussi dans différents séminaires, un ouvrage sur la sainte Cène. A propos de la transsubstantiation, il développait ce qu'il croyait, dans sa mentalité calviniste, être le « réalisme » catholique. Après deux heures de conversation, il reconnut que la doctrine catholique ne présentait pas le caractère d'absurdité philosophique qu'il y avait vu, et décidait de corriger son chapitre pour expliquer à ses élèves que la position catholique n'était pas insoutenable... Il n'adhérait pas pour autant aux définitions du concile de Trente, mais n'est-ce pas un travail profitable que de supprimer ce que saint Thomas cherchait lui aussi à éviter à tout prix, l'« irrisio infidelium »?

De plus, les théologiens catholiques ont souvent remarqué de leur

côté que, sous des formules différentes, nées de la polémique et durcies dans l'opposition mutuelle, nos frères protestants mettent la même doctrine, avec une instance plus spéciale sur un aspect particulier.

Ce travail de déblaiement s'opère assez rapidement. Les théologiens ont actuellement une autre tâche devant eux pour faire avancer l'Unité chrétienne. Toute différence ne se réduit pas à des préjugés mutuels. Ce serait trop simple. Les doctrines divergent sur des points essentiels. N'en resterait-il qu'un seul, l'unité ne pourrait pas encore être réalisée. Il faut donc étudier ensemble les questions controversées, comparer les points de vue, remonter ensemble aux sources scripturaires et patristiques, se demander si les positions qui semblent contradictoires ne seraient pas simplement complémentaires, et finalement témoigner de la foi de l'Eglise en priant le Saint-Esprit d'éclairer Lui-même les chercheurs.

Pratiquement, qu'a-t-on réalisé dans ce sens? Depuis 15 ans, un petit groupe de prêtres catholiques et de pasteurs calvinistes ou luthériens, se réunissent, 3 ou 4 jours en septembre, dans un monastère près de Lyon ou dans une maison près de Genève. Tous les catholiques ont la permission de leur Ordinaire. Le Cardinal de Lyon connaît ces sessions; un rapport de 1949 au Saint-Office a transmis la liste des participants et les sujets traités jusqu'alors. S'il ne s'agit pas là de réunions officielles qui engageraient la Hiérarchie catholique, rien pourtant ne se fait dans les ténèbres. Notons même que les instructions données le 28 février 1950 par le Saint-Office entérinent pratiquement les méthodes qui étaient employées là.

Comment de telles rencontres sont-elles organisées? Une large part est faite à la prière. La prière liturgique d'abord : les prêtres célèbrent leur messe le matin, pendant que les pasteurs prient dans une salle; cette séparation dans la prière cultuelle manifeste aux yeux de tous la division présente. Aussi, en signe de repentance et de deuil, le petit déjeuner se prend-il en silence. Dans la journée se succèdent des conférences préparées d'avance. Chaque sujet est, autant que possible, traité deux fois, par un catholique et par un protestant. Les discussions peuvent alors s'engager; elles durent longtemps et se prolongent dans les moments laissés libres pour la détente. C'est alors que les préjugés sont sapés à la base, que les intelligences apprennent, avec le respect dû aux autres, à voir plus clair dans les positions dogmatiques, même celles de son Eglise. Ces conférences restent toujours baignées dans un climat de prière : la lecture d'une page d'Ecriture Sainte place les auditeurs dans l'attitude de soumission à la Vérité, indispensable pour un travail fructueux, et lorsque la discussion s'échauffe trop pour que la Lumière puisse vraiment jaillir, un moment de silence et de recueillement permet alors à chacun d'invoquer le Saint-Esprit pour voir clair dans l'exposé de la Foi.

Il est difficile de juger des résultats de pareilles sessions. Mais n'est-il pas déjà merveilleux de constater que des théologiens catholiques et protestants peuvent travailler ensemble avec le seul désir d'approfondir la Vérité du Christ? Le but n'est pas de provoquer des conversions individuelles, mais de préparer le climat où l'Unité pourra se réaliser sous l'action du Saint-Esprit. Or ce climat est déjà obtenu. Pour preuve, voici des extraits d'une lettre écrite par un pasteur qui a participé à ces réunions. Le 17 juin 1947, il écrivait d'Oxford à l'abbé Couturier :

« Père vénéré et frère aimé dans le Seigneur, Les contacts oecuméniques en Angleterre... me mettent en souvenir avec nos premiers contacts. Je loue alors le Seigneur pour son infinie miséricorde à notre égard, pour tout ce qu'Il m'a en particulier apporté à travers les rapports oecuméniques. Je le loue pour tout ce que vous, et nos très chers frères catholiques, nous ont donné. Notre compréhension de l'Eglise s'est approfondie. Notre connaissance sacramentelle a été renouvelée. Placés dans un pays catholique, nous aurions pu tomber dans l'attitude sectaire et fermée qui caractérise les chrétiens, protestants et autres, isolés dans une grande Eglise. De cela, il n'a rien été, au contraire. J'ai actuellement l'assurance que nous avons dépassé le stade, non seulement des luttes confessionnelles, mais même du prosélytisme confessionnel... Grâces soient rendues à Dieu notre Père, à son divin Fils et au Saint-Esprit.

» Nous avons encore une autre raison de gratitude et je veux vous la faire partager, car je sais que vous serez à même de la comprendre... Nous avons mieux saisi le *rôle prophétique* (c'est là son génie propre, son charisme particulier) que notre Eglise pourra jouer à nouveau dans l'Eglise une et catholique dans laquelle un jour elle s'intègrera. Aussi avons-nous pris avec plus de sérieux qu'auparavant notre place dans notre Eglise. Et le sujet de joie, le voilà. Notre prière a été exaucée...

» Soyez certain, mon Père vénéré, que vous demeurez notre frère aimé en Celui qui nous a donné de pressentir ensemble, dès ici-bas, l'Unité de son Corps et notre réunion éternelle dans les Cieux. »

De pareilles formules ne peuvent certes pas être signées par un catholique sans une mise au point. Là n'est pas l'essentiel! Il y a 25 ans, une telle attitude d'âme eût-elle seulement été concevable? Ces mêmes pasteurs ne craignent pas d'écrire dans une revue, à l'usage cette fois de leurs frères protestants :

« Fils loyaux et fidèles de la Réforme protestante que nous croyons avoir été et être encore nécessaire, soumis à la discipline de notre Eglise, nous nous considérons aussi comme « catholiques », nous désirons le progrès et la sanctification de l'antique Eglise romaine et nous n'avons jamais l'impression de travailler pour elle du dehors, comme des prophètes déracinés, mais nous avons la conviction de

travailler dans son sein, de l'intérieur, avec ses éléments les plus vivants et évangéliques, en vue de l'unité future où ce qui, invisiblement, existe déjà, notre communion spirituelle dans le même corps mystique du Christ, se réalisera concrètement et visiblement dans la communion du même sacrement, à la même table, dans la confession d'une même foi, dans l'unité d'une même discipline. Nos rapports avec les prêtres, les religieux et les moines catholiques sont des rapports de fraternité et de communion profonde dans la certitude d'un même ministère au service du même Christ. Et nous ne désirons rien tant que le pays déchristianisé qui est le nôtre renaisse à une foi catholique, évangélique et vivante. Nous pensons que dans ce réveil, l'Eglise réformée n'a pas à jouer le rôle d'une secte rivale et hostile, mais d'une sœur humble, bienveillante et charitable, d'un groupe prophétique suscité par Dieu pour la réforme de son Eglise universelle, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'état d'hommes faits dans la vérité et l'amour qui sont en Jésus-Christ et dont la Bible nous rend le plus fidèle et solide témoignage » (Verbum Caro, sept. 1948, pp. 120-121).

Quels sont les pasteurs calvinistes qui ont pu écrire ainsi? Il faut en deux mots esquisser leur histoire, très symptomatique du travail oecuménique. Dès 1939, quelques étudiants suisses de Lausanne se groupaient dans un même désir de discipline spirituelle et d'intégration de leurs diverses activités intellectuelles dans leur vie chrétienne. En 1940 se crée une sorte de Tiers-Ordre, ou Grande Communauté. A ce moment, l'un d'eux, le Pasteur Roger Schutz s'installe dans un château de Bourgogne. En 1942, à cause de l'occupation, il se groupe, avec 2 frères, à Genève; dès 1944, guidés par l'esprit des Messieurs de Port-Royal, ils vivent à Taizé en véritable communauté religieuse, défrichant le domaine, fondant une maison d'orphelins, recevant en retraite individuelle, poursuivant leur travail oecuménique. De jour en jour, la communauté de Taizé-lès-Cluny progresse dans sa ligne. Tout en restant très calvinistes de mentalité, les pasteurs retrouvent beaucoup d'éléments de spiritualité et même de doctrine que la Réforme de Calvin et surtout de ses successeurs avait rejetés. Leur expérience de vie monacale leur a fait retrouver, par exemple, la valeur du célibat religieux :

« Le célibat redonne au mariage, écrit M. le pasteur Thurian, le sens d'une vocation, car il n'y a vocation possible que lorsqu'il y a choix possible entre deux états. Le célibat est encore un signe. Il est le signe qu'une seule chose pour le chrétien est vraiment nécessaire : aimer, servir, adorer le Christ. Il est le signe de la disponibilité qu'il faut avoir au service du Royaume de Dieu. Il est le signe même de ce Royaume qui vient, où l'on ne se mariera pas, car l'amour de Dieu remplira tout en tous » (Verbum Caro, sept. 1948, p. 117).

Ils retrouvent aussi la valeur de l'obéissance, d'abord comme sou-

mission au Christ dans la communauté, maintenant comme soumission au Christ dans un supérieur. « Je sens la nécessité d'une obéissance hiérarchique qui ne soit pas simple soumission au groupe, me disait en 1950 l'inspirateur de cette équipe. Mais comment concilier la soumission au seul Esprit de Dieu, et l'obéissance à un homme », et d'interroger sur la conception monastique de l'obéissance...

De pareilles préoccupations rappellent les réflexions de plusieurs pasteurs : « Dans l'Eglise réformée, disaient-ils en substance, nous sentons le besoin de ' surveillants de la foi ', ce que vous appelez des ' évêques ' ».

N'est-ce pas l'indice d'une mentalité nouvelle chez beaucoup de nos frères protestants? Ils désirent, souvent inconsciemment, une règle universelle de foi, et, pour employer le terme technique, un magistère infaillible; mais ne comprenant pas ce que les catholiques mettent sous ce terme, ils voient dans notre adhésion inconditionnée à l'Eglise une démission de l'intelligence. Les contacts oecuméniques ont pour effet de dissiper ces erreurs et d'accroître leur nostalgie de la fermeté dogmatique. En face de l'obéissance admirable de tel théologien catholique à qui ses supérieurs ont demandé de se taire momentanément pour éviter des polémiques regrettables, un pasteur remarquait : « Chez vous, catholiques, même si vous pensez différemment, vous acceptez tous les sacrifices nécessaires pour maintenir l'unité; chez nous, dès que nous différons, nous nous divisons... »

Actuellement, il est encore plus important de constater un rapprochement des mentalités qu'un rapprochement des doctrines. Le jour, en effet, où les protestants auront compris et accepté la possibilité d'une soumission intellectuelle à un magistère objectif, le plus grand fossé entre eux et les catholiques sera comblé en Occident. Les réunions oecuméniques préparent l'avènement de ce jour comme, reconnaissons-le avec joie, les contacts plus fréquents entre orthodoxes et protestants; nos frères orthodoxes, intransigeants, eux aussi, sur la valeur absolue du dépôt révélé et du magistère, témoignent du caractère intangible de la foi, avec une efficacité d'autant plus forte que les protestants ont moins d'hostilité inconsciente à leur égard. Selon la boutade d'un professeur de théologie orthodoxe, « dans les réunions oecuméniques, on dirait souvent que nous autres, orthodoxes, nous défendons les positions catholiques »...

Une question peut se poser : ces pasteurs ne sont encore qu'une poignée. Quelle est leur influence dans le monde protestant français? Certes, tous les pasteurs sont loin d'avoir perdu leurs préjugés anticatholiques; dans les journaux protestants, on rencontre encore des réactions violentes contre un mouvement qui « catholiciserait » le protestantisme. Ces pasteurs pourtant sont reconnus par la plupart de leurs frères comme authentiquement calvinistes, et forment le noyau spirituel autour duquel se groupent nombre de jeunes pasteurs fran-

çais et suisses. De plus, par tous leurs actes, ils font connaître et accepter avec bienveillance les actes de la hiérarchie catholique, les plus difficiles à admettre pour un esprit protestant. Ainsi, le commentaire le plus nuancé sur le Monitum du Saint-Office du 5 juin 1948 a peut-être été écrit par le pasteur Thurian.

Qu'adviendra-t-il de leur expérience? Nul ne sait. Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres. Mais ces hommes ont conscience d'avoir, dans l'Eglise réformée, une vocation de levain pour la faire évoluer vers une compréhension plus exacte du Catholicisme. Sans se cacher les difficultés de leur tâche, ils rejettent également l'optimisme béat qui attend l'Unité pour demain, et le pessimisme qui la déclare impossible, soi-disant à la lumière de l'Histoire.

Il ne reste pas moins vrai que les rencontres oecuméniques ne touchent jamais que des individus. Le problème de l'Unité n'est pas affaire de spécialistes seulement, c'est un problème d'Eglise. L'Eglise ne se compose pas uniquement de quelques évêques et de quelques penseurs; chaque fidèle est, pour sa part, responsable de tout le corps. « Si un membre souffre, tous souffrent avec lui » (*I Cor.*, XII, 26). Tant que chaque chrétien ne ressentira pas habituellement les douleurs de la séparation, tant que les divisions ne seront pas devenues insupportables à tous, tout mouvement oecuménique manquera d'envergure. Les Semaines de prière de janvier, en se développant, sont une excellente occasion d'éveiller le sentiment des ruptures entre chrétiens. L'initiative provient souvent, dans les paroisses, des fidèles les plus humbles qui ont réalisé pour eux la valeur spirituelle de l'oecuménisme et n'ont de cesse qu'ils n'aient répandu autour d'eux l'angoisse des divisions et le besoin de prier pour l'Unité chrétienne. Un professeur du lycée de Gérardmer ou un ingénieur de Mâcon, pour ne pas en citer d'autres, ont obtenu de leurs prêtres prédications, heures saintes, messes pour l'Unité. Chaque année, en janvier, des revues sérieuses, des hebdomadaires et des quotidiens insèrent des articles ou même consacrent un numéro spécial aux problèmes oecuméniques.

En face de l'avidité de leurs fidèles, les prêtres ont très vite remarqué qu'ils n'étaient pas assez préparés intellectuellement à traiter ces questions. Depuis 1945, des sessions d'information se tiennent, 4 jours en juillet, à l'usage spécial du clergé tant régulier que diocésain. Les théologiens, en contact avec des pasteurs protestants et des prêtres orthodoxes, font part, à leurs confrères, de leurs expériences personnelles, des problèmes qu'ils ont découverts, des solutions qu'ils envisagent, des incidences spirituelles du mouvement oecuménique. Une cinquantaine de prêtres, professeurs de grands séminaires, aumôniers d'Action catholique, curés de paroisse, suivent régulièrement ces journées. En 1950, les inscriptions furent assez nombreuses pour **imposer la création de deux autres sessions, à Lille et à Strasbourg.**

Dans ces journées d'étude et de prière, le plus remarquable est encore la fusion fraternelle qui s'opère entre les participants. Avec humour, on pourrait dire que le premier résultat de l'oecuménisme est de supprimer les rivalités mesquines dans l'Eglise catholique, et d'établir l'« émulation spirituelle » à l'intérieur même du clergé... Quelques-unes de ces conférences ont paru dans un recueil, modeste d'apparence à cause de la pauvreté des organisateurs, mais remarquable par la valeur des études et l'esprit catholique qui l'anime [5].

En guise de conclusion, précisons quelques points pour répondre à des objections possibles.

Revenons d'abord et insistons sur le caractère capital du véritable oecuménisme : ce n'est en rien de l'indifférentisme religieux, ni même du syncrétisme chrétien. Il ne s'agit pas de mêler en un magma informe toutes les confessions chrétiennes. Comme l'écrivait en novembre 1946 Mademoiselle Suzanne de Diétrich à propos du Docteur Mott, le fondateur et Secrétaire Général des Associations Chrétiennes d'Etudiants, il ne s'agit pas « de réduire la foi des parties en présence à son plus petit commun dénominateur. Le Docteur Mott sait qu'il n'y a d'oecuménisme authentique qu'entre chrétiens fortement enracinés dans leurs traditions propres et résolus à ce que l'unité se fasse dans la vérité. Il sait que c'est en creusant en profondeur leurs traditions respectives que les chrétiens se rejoindront au centre, qui est Jésus-Christ. Il ne s'agit pas de rechercher, de créer une unité factice, mais de prendre conscience de l'unité fondamentale qui lie tous les serviteurs du même Seigneur. C'est cette seigneurie qu'il s'agit de révéler au monde incrédule; et c'est cette unité qui persuadera le monde de l'authenticité de la foi des croyants » (*Catholicité*, juillet 1947, p. 58).

5. L'expression « émulation spirituelle », qui exprime si bien la pensée de l'abbé Couturier, a été trouvée et développée par le R. P. Maurice Villain, S.M., dans une conférence faite sous ce titre à Genève en 1941 et publiée depuis à Lyon.

L'abbé Couturier a fait paraître plusieurs ouvrages et brochures pour servir à l'Unité chrétienne. Citons seulement : chez Mappus, Le Puy : *Prière et Unité Chrétienne*; *Rapprochements entre chrétiens au XX^e siècle*; aux éditions « Catholicité » de Lille : *Les chrétiens devant l'Oecuménisme* et *Vers l'Unité Chrétienne*; P. Varillon, S. J., *L'intransigeance de l'amour*; G. Naidenoff, S. J., *Au rythme du monde*; J. Roche, S. J., *De la tolérance à l'amour*. Chez Vitte à Lyon dans la collection « Ronds Points » : *Dialogue sur la Vierge* et *Le Christ, Réconciliateur des chrétiens*. Aux éditions du Temps Présent à Paris : *Unité chrétienne et tolérance religieuse*.

Dans le même esprit le R. P. Maurice Villain, S.M., a édité chez Arthaud à Grenoble : *Pour l'unité chrétienne* (deux séries), les *Preces Privatae* de Lancelot Andrewes et *L'Eglise d'Angleterre et le Saint-Siège* de Spencer Jones; aux éditions « Catholicité » de Lille : *Eglise et Unité Chrétienne* par Dom Beauduin, O.S.B., A. Chavasse, P. Michalon, P.S.S. et Maurice Villain, S.M.

Tous ces travaux et beaucoup d'autres ont été suscités par l'abbé Couturier soit pour les Semaines de janvier, soit pour les sessions oecuméniques. Ce prêtre savait s'entourer de toutes les compétences. Il était au confluent de toutes les influences théologiques et spirituelles, sans se laisser inféoder par aucune « école ».

Si telle est la position des protestants, à plus forte raison celle des catholiques. Dans nos réunions oecuméniques, nos frères protestants, anglicans et orthodoxes nous demandent de leur apporter le témoignage le plus sincère de la totalité de la foi catholique; ils nous demandent de ne rien leur cacher de ce que nous croyons le dépôt révélé et confié à l'Eglise, ils réclament que nous ne sacrifiions aucun iota de nos dogmes.

Ces exigences sont très salutaires pour nous. Elles nous obligent à nous interroger sans cesse sur notre propre loyauté, sur notre sincérité religieuse, sur l'authenticité de nos actes, et, en toute simplicité, je confesserai qu'après chaque rencontre oecuménique, je me sens plus solidement catholique, non pas d'une conviction de lutte, mais par un effort de sincérité et de témoignage personnel.

Si l'Eglise catholique ne peut abandonner aucun de ses dogmes, comment peut-elle travailler sincèrement à l'Unité chrétienne et ne pas décevoir ceux qui attendent d'Elle « une purification et un recentrement »? N'a-t-elle besoin d'aucune « transformation »? Ce mot « transformation » éveille aussitôt les soupçons : ne serait-ce pas du « déviationnisme doctrinal »?

L'Eglise catholique n'a pas à « se transformer » si « se transformer » signifie : « s'appauvrir spirituellement et dogmatiquement », « accepter des erreurs ».

Mais elle doit chaque jour « se transformer » si « se transformer » signifie : « s'enrichir dans une découverte plus consciente du Christ ». Les disputes théologiques ont souvent obligé les théologiens soit à porter leur attention sur certains aspects du dogme au détriment d'autres aspects non moins importants mais nullement controversés, soit à minimiser à l'excès des vérités monopolisées par leurs adversaires. Dans le feu du combat, l'apologiste risque toujours de durcir et de décentrer certains points de la doctrine catholique. Il lui arrive de les présenter de façon incomplète, ou de les justifier par des arguments où se dissimule à peine l'urgence de la solution. Faute d'une étude scrupuleusement conduite et vécue, ces vérités n'exercent pas sur nos pensées et sur nos vies le rayonnement qu'elles seraient en droit de revendiquer, et se voient refuser pratiquement à priori l'audience des chrétiens non-catholiques qui les considèrent comme totalement inassimilables et non-avenues. Maintenant que les luttes ont perdu leur âpreté première, il nous est possible et salutaire d'envisager plus sereinement ces points de la doctrine catholique et souvent le travail parallèle de chercheurs non-catholiques est un précieux apport à la pensée catholique. Il est inutile de parler de l'influence des grands scholars anglicans du XIX^{e} siècle sur les exégètes catholiques. Pour illustrer ces réflexions, citons seulement deux problèmes qui préoccupent à nouveau les théologiens catholiques : la question du sacerdoce des fidèles, trop minimisée depuis le XVI^{e} siècle pour écar-

ter les exigences protestantes, et la question du rôle exact de l'épiscopat, de l'autonomie légitime des églises locales dans l'Unité et la soumission à l'Eglise Universelle et au Vicaire du Christ. Les contacts avec les théologiens protestants pour la première question, et les théologiens orthodoxes pour la seconde, ont déjà fourni aux penseurs catholiques des éléments précieux pour prendre davantage conscience de trésors traditionnels que nous avons laissé s'enfouir un peu trop sous la poussière de l'oubli.

Tout enrichissement d'ailleurs n'est pas uniquement dogmatique. Les catholiques savent qu'ils ont à gagner sur le plan de la spiritualité. Nous avons signalé l'effort de loyauté et d'approfondissement qu'exige l'oecuménisme. Il y a plus : connaître d'autres mentalités religieuses peut et doit enrichir notre vie spirituelle de multiples harmoniques. L'Eglise catholique doit développer la diversité dans l'Unité, signe du véritable catholicisme. S'il est vrai que saint Paul, en amenant le monde gréco-latin à l'Eglise, a « transformé » la première communauté judéo-chrétienne (et le concile de Jérusalem n'est qu'un écho des difficultés alors suscitées), il n'est pas moins vrai que la piété catholique s'épanouira dans de nouvelles directions le jour où l'austérité calviniste, la réserve anglicane, la spontanéité orthodoxe s'uniront dans la même symphonie d'unité. Il est mille manières d'être authentiquement au Christ, et une dévotion particulière, si respectable soit-elle, ne doit pas s'imposer à des traditions différentes. Les Papes ont plusieurs fois solennellement affirmé qu'on peut être catholique dans toutes les liturgies de l'Orient. Pour être catholique, il n'est pas plus nécessaire de faire son signe de croix en commençant par la droite que par la gauche, de célébrer en latin qu'en syriaque, en grec ou en arabe, il n'est pas indispensable de suivre un mois de Marie ou d'égrener son chapelet. Ce qu'il faut, c'est être tout au Christ, et les diversités de spiritualité, qu'elles se manifestent dans des liturgies diverses ou des habitudes religieuses différentes, ne sont pas un obstacle à l'Unité. Le mouvement oecuménique apprend à distinguer continuellement la doctrine qu'il ne faut jamais sacrifier, de ses manifestations extérieures qui, elles, peuvent être multiples. Il apprend à respecter chez les autres ce qui n'est que traditions particulières sans atteinte à l'Unité de la foi. Il prépare ainsi les catholiques à désirer le jour où chacun pourra garder le meilleur de sa physionomie religieuse personnelle dans l'adhésion à l'unique vérité du Christ, dans l'insertion visible à l'unique Eglise du Christ, dans l'obéissance filiale au pasteur universel de l'unique troupeau du Christ. C'est ainsi que l'Eglise catholique « se transforme » comme « se transforme » une famille qui, à chaque naissance, s'enrichit d'un membre nouveau, toujours différent, et pourtant parfaitement intégré dans le foyer. En novembre 1950, le R. P. Paul Mailleux, S. J., Supérieur de l'Internat Saint-Georges, après avoir exposé la situation des orthodoxes **russes en Occident, concluait dans cette même revue :**

« On touche la conséquence la plus tragique de cette séparation qui tient des frères chrétiens séparés les uns des autres. Ces orientaux auraient pu constituer pour le christianisme occidental un apport de forces nouvelles, d'autant plus attachées à l'idéal chrétien qu'elles avaient souffert pour lui rester fidèles. De leur côté, ils auraient pu profiter de l'expérience que l'Eglise d'Occident, depuis longtemps abandonnée par le pouvoir civil, s'est acquise pour lutter contre l'impiété et former des personnalités chrétiennes fortement trempées. Au lieu de cela, on s'est ignoré, combattu même parfois, et il y a lieu de craindre que dans une ou deux générations, il ne reste presque rien de ces chrétiens d'hier et que leurs enfants ne soient allés grossir la masse de ces matérialistes pratiques, que les réalités spirituelles n'intéressent plus du tout. C'est dire combien tous ceux qui peuvent rapprocher les chrétiens désunis doivent aller jusqu'au bout dans leurs efforts de sincérité et de charité. » (*N.R.Th.*, 1950, p. 988).

Puisque le mouvement de l'Unité chrétienne est d'une telle richesse, comment se fait-il qu'il ait fallu attendre ces vingt dernières années pour le découvrir? Ce pourrait être là secret de l'Esprit Saint qui souffle quand Il veut et comme Il veut. Notons pourtant que l'Eglise connaît tour à tour des périodes de repli et de luttes, et des périodes d'expansion. Quand l'erreur menace de tout envahir, l'aspect « forteresse » prend le dessus; on est en état de défense et la préservation des fidèles, par tous les moyens, l'emporte sur l'esprit apostolique. Ce fut le cas des catholiques d'Occident en face du protestantisme; ce fut aussi le cas des chrétiens d'Orient en face de l'Islam. Lorsque avec le temps, le danger de contamination doctrinale s'atténue, la Charité du Christ entraîne de nouveau les chrétiens vers ceux qu'ils anathématisaient quelques siècles plus tôt. C'est ce qui se passe entre chrétiens d'Occident. Une évolution semblable peut se discerner en Orient, face à l'Islam. Comparons les époques d'Urbain II et de Pie XII. Urbain a lancé contre les seljûkides les armées des Croisades, Pie XII envoie un internonce au Caire et un autre à Damas, près de gouvernements musulmans. Deux époques différentes, deux mentalités différentes, deux manifestations différentes d'une même fidélité au Christ et à l'Eglise. Si Pie XII croit pouvoir converser pacifiquement avec des représentants de l'Islam, combien plus entre chrétiens ne pouvons-nous pas espérer l'entente fraternelle dans la Vérité?

Enfin, n'oublions pas le plus grand élément d'espérance dans cette marche vers l'Unité chrétienne : tout ce travail baigne dans une prière perpétuelle; théologiens, prêtres et religieux, religieuses cloîtrées, laïcs de tout âge et de toute condition, jamais depuis des siècles la cause de l'Unité n'a tellement avancé car jamais on n'avait tant prié pour

l'Unité [6]. C'est la supplication du Christ au chapitre XVII de saint Jean, que nous devons constamment faire nôtre :

« Père saint, garde dans ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Pendant que j'étais avec eux, je les ai gardés dans ton nom... Mais maintenant, je vais à toi et je fais cette prière pendant que je suis encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux ma joie dans sa plénitude. Je leur ai donné ta parole, et le monde les a pris en haine parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Je ne te demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Consacre-les au service de la vérité : ta parole est vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde, et je me sacrifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés par la vérité.

» Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui croiront en moi à cause de leur parole : Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi ; qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. Pour moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un : moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité. »

Pâques 1953. Robert CLÉMENT, S. J.

---

6. L'abbé Couturier revenait sans cesse sur le rôle primordial de la prière. C'était bien un des traits caractéristiques de sa physionomie : prier, encore prier, toujours prier. Il mettait presque une heure pour dire sa messe car il la chargeait de toutes les intentions de son cœur apostolique. Après sa mort, on a retrouvé dans une enveloppe qu'il portait sur l'autel de multiples intentions. Les réunions intellectuelles ne pouvaient porter du fruit que si elles baignaient dans la prière ; autrement, les orateurs n'étaient plus que « cymbalum tinniens ». La Semaine de janvier, avec tout le mouvement de prière qu'elle suscite partout, était de première importance. Dans une lettre du 6 août 1948, remise après sa mort à l'un de ses plus anciens collaborateurs, l'abbé écrivait : « Maintenant que je vous ai quitté, je demeure avec vous en Celui où il n'y a pas de séparation. Je vous confie la Semaine de l'Unité Chrétienne. Elle est le fondement de l'Oecuménisme ».

Si, depuis 20 ans, le monde chrétien se préoccupe de l'Unité, il faut en rechercher la cause véritable dans le mouvement de prière créé et développé par l'abbé Couturier.